

Je vous écris derrière un masque

Je vous écris derrière un masque. Mes doigts enfermés dans un plastique transparent, sont prolongés de tubes vides, qui comme en des déroulés de préservatifs qui débordent en de longues phalanges molles, tapent ainsi et maladroitement sur les touches de mon clavier. Je n'ai pu obtenir de mon pharmacien d'officine, que des gants en taille XL. J'écris assis face à ma table de bureau, de mes mains petites et de mon confinement.

Vous l'ai-je dit, je consulte encore. À peine et avec peine. Ce matin, j'ai reçu deux patients, un homme atteint de diabète et une femme enceinte ayant un problème de glande thyroïde. Le premier patient, diabétique, est âgé de 73 ans, gros, placide, bonhomme, mais ce matin, il m'a semblé comme agité dans son immobilité, différent, et n'osant parler, si loin de ce qui est habituellement sa faconde spontanée. Était-ce mon masque, ma propre distance, mon allant un peu forcé ? J'ai en premier pensé cela, à l'ambiance différente qui modifiait notre espace habituel d'intersubjectivité, et au fait que je sois un peu fermé, un peu pressé, inquiet pour la première fois d'être si proche physiquement de lui en consultation ; il devait me ressentir ainsi, et je devais me semble-t-il, comme *résonner* différemment. Après un temps, et malgré ma petite oppression, plutôt que de laisser l'instant perçu, dans ce cimetière des silences qui est si souvent la seule réponse pratique, je lui ai finalement demandé si quelque chose n'allait pas, et là, il m'a regardé d'un regard qui remerciait, et il m'a parlé de son fils ; qui est médecin généraliste à quelques encablures de mon cabinet, et qui avait contracté le virus. Hospitalisé 3 jours, ressorti flageolant, pas bien à nouveau depuis hier soir. Il était là, lui, le père, à la fois dans une incompréhension et dans un refus. Lui qui avait son âge, qui pesait 100 kilos, qui fumait, qui avait du diabète, quand même bien équilibré minora-t-il, lui, n'avait rien, et son fils allait retourner à l'hôpital. Quelque chose n'allait pas, non décidément, quelque chose n'allait pas, me répéta-t-il. Il quitta le cabinet en continuant à se parler.

Cet après-midi, je n'allais pas moi aussi, je n'étais pas bien, et chaque coup de sonnette d'un patient prévu, m'a fait sursauter douloureusement. Comme si je n'avais plus envie de poursuivre ce que je pensais devoir être poursuivi. Je pense à ce matin, je pense à moi, et à cet autre médecin qui est mort il y a quelques jours *du co*, et qui m'adressait régulièrement ses patients diabétiques. Je voulais rester au bout de cette chaîne, mais j'ai le sentiment qu'elle se disloque. Quid des liens, quid de ces espaces si soigneusement bordés par la répétition de la pratique et l'éthique ? Prévoir les espaces, les remplir, les soutenir, les laisser libres. Tout cela en médecine de ville

non d'urgence, se réduit aujourd'hui à l'esprit du confinement de l'intersubjectivité, se rapetisse et se concasse. Ainsi, la peur s'est infiltrée doucement dans mon quotidien. J'ai un sentiment diffus que je parviens après plusieurs jours à authentifier, et je l'admets enfin, j'ai peur ; et après quelques jours de cette peur étreignante car pendant un temps, mal perçue, je vais mieux, et je me sens, comme à nouveau en lien presque complet avec moi. Ma peur s'est installée en moi, elle est constante maintenant, elle ne m'interrompt plus, faisant ainsi partie d'un tout comme officiel, en empêchant moins le reste de moi. J'en viendrai presque à comprendre cette peur de mon ombre, cette peur de mon ombre portée qui peut-être, va rencontrer celle de l'autre, dans l'ombre, et aussi, dans celle d'un noir qui s'étend. Et moi, qui professionnellement suis usuellement tant dans le rapport au corps de l'autre, me voici empêché, tous les jours, de mon contact tactile, de ma continuité habituelle de contrôle et d'informations, qui passaient autant des mots dits que du palper des corps. J'ai pourtant des gants, j'ai du gel. L'autre là, ce patient qui me représente aussi en mon quotidien, n'est plus source de partage, n'est plus source d'un aller vers, n'est plus source d'élan, de réponse et d'altérité désirante. Il est devenu seulement un poids, lourd et qui m'effraie, entre le relativisme et la situation que le soin nécessite. Et ce qu'il nécessite avant tout dans le cabinet, pour moi, en cet ici et en cet instant, s'inscrit avant tout dans une volonté qui refuse l'échange, organisée et souhaitée. Je ne veux plus échanger. Je veux juste prêter une main dans un gant, pratiquer un écrit de mes doigts, qui, comme des fantômes enveloppés tiennent à peine ce stylo, pour y laisser les mots du soin minimal dans le paraître de la normalité. Le corps de l'autre n'existe plus en moi, je ne veux plus m'y approcher, et le laisser entrer. À présent, je ne vois et ne considère plus que son corps outil, son corps fonction, et encore, que dans la partie qui me concerne et sur laquelle j'essaie de veiller. Non, c'est vrai, le corps appel, le corps caverne, le corps histoire, le corps espace, et le corps labyrinthe, tous ces corps-là, je n'en veux plus. Je veux redevenir le médecin que mes études ont fait, je ne veux plus être ce que m'a vie de médecin m'a fait devenir, comme explorateur des sens multiples que la rencontre fait vivre en consultation. Mes sens, eux-mêmes sont soudain interdits, comme aussi, j'y pense, presque tous les sens divers et complémentaires des mots qui m'habitent. Les mots ne veulent plus dire, ils n'ont plus qu'un sens, le minimal, l'officiel, et le langage qu'ils constituaient, est passé d'une liane tressée d'humanité au bout malingre d'une ficelle. Plus rien ne m'importe autre que la distance, et plus rien ne s'emporte, plus rien ne se prend avec soi. De l'autre. Je dis tout, et rien de plus, ne parlant que du visible et du tangible. Et c'est comme si la circularité s'était perdue, comme si la terre n'était plus ronde. Le vide est à portée de pas, et lui et moi, nous nous cachons de l'invisible.

Les mots de la peur et ceux de la mort sont interdits ; c'est ainsi, on ne peut plus jouer.

Et après que chacun fût parti, je javellise, je gélise, les poignées, le siège, le devant du bureau, le stéthoscope. Cette lutte, contre le virus de l'autre est fatigante. Elle dure aussi un certain temps pour être accomplie, et fait ainsi le lien du temps au patient d'après, à nouveau, ombre évitée de lui-même. Comment pouvoir y remédier et *empêcher*, cette nouvelle habitude, qui est de voir l'autre comme un étranger complet avec qui je ne veux plus de points ou de ponts communs. Sauf l'un d'entre eux, que j'évite de nommer car il est sans retour. Je veux juste penser, dans l'opérateur de la pensée, en cette zone superficielle qui m'est encore permise. Il y a une dislocation, je le ressens ainsi, comme si cette part que nous soignants sommes de nous par l'autre-patient se devait en partie d'être reniée, ou du moins réenvisagée. Nous sommes amputés, je le suis, et j'ai encore cette chance qui est de ne pas être sur le front avancé. Ma bonne foi, mon courage, mon altérité combattante, ne me protègent plus. Il y a soudain *un* plus, plus préoccupant, plus obsédant, que ce que je pensais jusqu'alors être une exigence dans mon travail, et qui était pour moi, la possibilité de ne pas voir, de ne pas prêter assez attention à l'autre en sa souffrance ; il y a presque plus grave, peut-être même que de faire un mauvais diagnostic, il y a d'être comme trompé et se tromper soi-même. L'autre qui cache son virus et moi qui me pensait protégé. Quand pourrais-je à nouveau vivre cette relation comme avant, quand la peur sera-t-elle suffisamment oubliée et recouverte ? La période de déconfinement sera très longue. Les médecins me semblent-ils, ne pourront rapidement oublier ce traumatisme qui est avant tout celui d'un collectif. Nous, soignants, nous sommes faits de cet ensemble, collectivement, et cela fait partie intégrée, automatisée et souvent oubliée, de ce qui nous fait chacun être en notre place et en notre lieu d'exercice. Nous sommes unique et multiple, faits ainsi pour aider à des vies. Ce soubassement, cette fondation sur lesquels nos exercices se vivent, vient des liens aux autres, qui eux aussi sont comme nous, des soignants. Le monde des soignants est en chaque soignant ce monde sur lequel chacun peut à la fois développer sa propre spécificité, et à la fois se sentir en lien d'une appartenance à ce monde particulier. Nous sommes en première ligne dans le soin, mais nous sommes aussi comme appartenant à une matrice soignante, qui est de notre spécificité, de notre confrérie, de notre réserve, de notre secours. Ce que nous ne pouvons pas, ce que nous ne savons pas, un autre que nous dans cette réserve pourra le savoir, pourra le pouvoir. Et ce qui ne trouve pas réponse à l'intérieur de ce groupe était souvent considéré jusqu'à présent comme impossible ou bien improbable. Jusqu'à présent.

Mais c'est ce que nous croyions impossible et qui était sans doute probable qui survient aujourd'hui. Ce monde des soignants, qui coule en nos veines, et ces temps cruels nous le rappellent, est aujourd'hui comme mis à nu, hors de la croyance qui nous bercé. Il redevient me semble-t-il ce qu'il n'a cessé réellement d'être dans le vif de nos consciences: un arc bandé

des volontés des hommes au-dessus de l'abîme, et c'est déjà beaucoup. Ce vide qui est la menace de disparition et de néant, c'est celui au-dessus duquel nous essayons, (et nous y parvenons), à construire des routes, vraies, pleines, tangibles, d'une réalité qui réussit beaucoup à vaincre, et à triompher du mal, mais aussi qui garde sa virtualité. Nous ne vainquions que ce que nous connaissions, que ce qui était du passé. Et la routine de nos possibilités grandissantes, et de nos impossibilités qui, le pensions-nous, se réduisaient dans un accroissement périodique, Tout de nos pensées, et de notre appartenance commune s'est habitué à faire fi de ce vide, et l'a parfois oublié. Comme maintenant, comme aujourd'hui. La situation que nous vivons a la force d'une déflagration et d'un risque de dislocation et d'éparpillement. Souvenons nous donc que c'est ainsi que le monde se vit, dans la peur, et la joie d'être vivant, encore, pour pouvoir et une fois de plus ressentir la peur et une fois de plus y survivre. Mais ce qui est étrange, nouveau, et change notre vécu, c'est qu'habituellement, du plus dévoué d'entre nous, à celui qui était le plus compétent, du plus démuné à celui ayant accès à des technologies de pointes, si nous étions confrontés en permanence au risque de perdre l'autre, au risque d'être dépassés par la vigueur de l'évènement qu'il subissait, nous étions simplement conscients de nos possibilités d'échecs toujours réconfortés de l'accroissement constant de nos réussites. Ainsi, et aussi dur que cela fut à vivre lorsque l'échec se rencontrait, nous reprenions des forces dès que celui d'après, patient éperdu, nous signifiait son appel. Seul et ensemble à son service. Aujourd'hui nous sommes face à l'échec et l'impossible, face à l'action sans connaissances autres que celles que nous possédions déjà. C'est beaucoup et peu, devant la diversité des choses à comprendre avant d'agir. Nous pactisons avec cela, nous découpons des parties de ce tout, et cela semble important que nous fassions cela dans cette situation d'urgence, pour que chacun à sa place puisse continuer de faire ce qu'il sait déjà faire. Nous faisons chaîne de nos connaissances imparfaites, dans un fourmillement laborieux. Nous essayons, et nous y parvenons par moments à soulager. Et c'est bien, et cela est beaucoup. Mais le virus n' a jamais été aussi fort, même si cela peut être faux par rapport aux chiffres réels des pandémies précédentes. Mais pour notre ressenti, cela est vrai, car nous ne parlons pas d'Histoire, nous parlons de ce que *des hommes vivants* portent comme souvenir d'évènements identiques. Jamais nous n'avons été si fortement frappés, et jamais les soignants ne l'ont été autant. Et c'est cela aussi qui change pour beaucoup. Nous ne sommes plus seulement tristes, raisonnés, philosophes statisticiens, combattants, chercheurs vis à vis de l'échec que nous avons pu rencontrer au service *des autres*, les patients, mais nous voici aussi confrontés au risque d'être, de devenir *les autres* nous-mêmes. Contaminés, par ceux que nous voulons soigner. Contaminés, en risque, de ceux que nous voulons approcher. Contaminés en altérité de ceux qui étaient jusqu'à présent ceux pour qui nous aurions donné

notre chemise. Nous devons rester à distance. Comment faire ce travail à distance ? Comment vivre le soin *dans le même champ apeuré* que celui du patient ? Ce qui me rendait aussi fort, ce qui me rendait aussi courageux, ce qui parfois m'a rendu comme intrépide, c'est de me dire quelques fois, que je ferais tout et plus, pour aider tel ou tel à vivre ou à surmonter. Mais aujourd'hui je ne peux plus. Je ne peux plus, je me dois de me protéger, de penser à moi. Le monde habituel de ma rencontre à l'autre a brutalement changé. Je ne suis plus libre d'être moi avec lui. Je dois être avant tout avec moi, et ma protection, mon allant protecteur, ma première mansuétude viendra de mon rapport à moi. Ainsi qu'une nouvelle attestation qu'il va falloir trouver si le temps nous est donné. Qui serait celle d'être en premier lieu celui que je me reconnais comme étant capable de se protéger lui-même. Peut-être est-ce une question de temps ? Mais le temps, s'il est en question sera long. Réfléchissons s'il vous plait, sur la peur d'être atteint par celle ou celui que l'on veut aider, par celui ou celle qui vient consulter pour un diabète ou un problème cardiaque, ou une thyroïdite, et non parce qu'il tousse ou a de la fièvre. Réfléchissons s'il vous plait, au visage de l'autre et à la peur qui pourrait retenir notre main qui se tend vers lui ? Réfléchissons s'il vous plait, au comment du reconstruire ce qui était de notre inébranlable altérité, alors même que durant ces nouvelles consultations tous les actes expriment des gestes de distanciation et donc de méfiance, vis à vis de lui, le patient, et aussi vis à vis de l'autre de lui qu'il contiendrait malgré lui ?

Peut-être faudra-t-il qu'un certain manque de conscience nous revienne pour nous bercer, et que nous reprenions l'habitude de ne pas être touché par l'invisible pour pouvoir à nouveau ne plus y penser et nous rapprocher de cet autre invisible incarné que chaque patient transporte avec lui.

Et que et le courage et la liberté légère puissent redevenir dans l'altérité notre mode de fonctionnement.

Gérard Cohen.

Lundi de Pâques 2020.